

Literatur zum Thema = Comptes rendus thématiques

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **30 (2023)**

Heft 1: **Der bittere Geschmack des Archivs = Le goût amer de l'archive**

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Literatur zum Thema

Comptes rendus thématiques

Anne Both

Le Sens du temps

Le quotidien d'un service d'archives départementales

(Les ethnographiques) Toulouse: Anacharsis, 2017, 288 p., € 15.–

Le renouvellement de l'image des archives, très souvent entachée de clichés, ne peut pas se satisfaire des seuls écrits des archivistes. Anne Both, de formation anthropologue, a privilégié l'approche ethnologique dans un dépôt d'archives départementales pour témoigner au plus près des réalités professionnelles et institutionnelles. Son choix s'est porté sur Montaville, nom fictif, dans une région de 150 000 habitants, rurale et non universitaire du centre de la France. L'ouvrage se singularise des publications qui ont marqué les esprits au moment de leur parution, de l'historienne Arlette Farge, *Le goût de l'archive*, en 1989, qui décrit sa relation avec les documents, et de la contemporanéiste, Sonia Combe, *Archives interdites*, en 1994, qui dénonce l'usage restrictif et discriminatoire de délais de consultation. Il construit son discours à partir de la polysémie du vocable «archives», soit le triptyque: bâtiment, documents et agents, et s'attache à décrire les missions telles que définies par le Conseil international des archives: collecter, classer, conserver, communiquer et valoriser. «Le Sens du temps» qui figure dans le titre donne la tonalité du livre.

Le stage est découpé en trois parties: «Des moments de solitude»; «Le monde des archives»; «Le grand partage». Elle ne débouche pas sur un rapport froid et dogmatique. Au contraire, l'autrice confesse ses

émotions, sa perplexité et son enchantement. Elle est tour à tour spectatrice et actrice. On lui confie du classement, elle accompagne le directeur dans l'acquisition et le transfert d'archives. Elle vit en alternance dans des temporalités différentes. Elle est désarçonnée par la résistance des personnels aux travaux répétitifs, fastidieux, sans échancier; le doute s'installe devant certaines tâches.

Anne Both arrive à Montaville pour deux mois, le 3 janvier 2010, un dimanche pluvieux. Sa chambre est petite et cafardeuse. Lors de son premier contact, elle est dévisagée comme une curiosité. Qu'est-ce qui peut bien attirer cette personne de Paris dans un tel lieu? Elle profite de ces premiers instants pour exposer sa méthode d'investigation: obtenir la confiance des personnels, coucher par écrit et enregistrer leurs propos seulement en cas d'accord. De son précédent mandat aux Archives municipales de Bordeaux, elle retient comme «seuls points communs entre ces deux services»: «le volume des fonds (13 kilomètres linéaires), les effectifs (une quinzaine de personnes) et la curiosité intellectuelle de leur direction» (27). Elle s'empresse d'écrire: «Comparaison n'est pas raison», car son expertise doit distinguer ce qui est propre à un contexte et ce qui est spécifique au métier d'archiviste. Soumise aux impératifs calendaires, elle doit parvenir dans ses interviews à dégager de la spontanéité, là où elle n'a rencontré à son arrivée que «silence, discrétion et concentration». Heureusement, le deuxième jour, elle est déjà adoubée, à l'accueil du matin; elle reçoit une bise de chaque membre de l'équipe, accompagnée d'un

«vous» ou d'un «tu». «Après le froid, le dégel», elle peut mettre en place le *off* de ses entretiens. Nous sommes au tiers du livre (97).

La deuxième partie de l'ouvrage est naturellement dédiée au «monde des archives», composé de trois tableaux: «Portraits des archivistes»; «Dans les travées» et «D'où ça sort tout ça?». Elle débute par le «duo improbable» de la direction, Jean-Baptiste Deschamps et son adjointe Hélène. Le premier, «archiviste-paléographe», est un homme «qui aime les gens», à la fois brillant, érudit, désopilant, bon négociateur, disponible pour l'usager et pragmatique. Hélène, la joviale, a obtenu son poste en gravissant les échelons de l'institution qu'elle n'a jamais voulu quitter. Ensuite, on croise «les jeunes et Internet», Sébastien, assistant de conservation, happé par son goût de l'histoire, de la culture et à la curiosité insatiable: «Tant qu'il apprend, il avance.» Aude, «titularisée fonctionnaire de type C» a saisi 15 000 fiches descriptives des ouvrages et des périodiques: «Il faut bien que quelqu'un le fasse.» Lionel, administrateur du site internet, entré par «un coup de bol» aux Archives, a tourné le dos à la fouille historique. Il est satisfait quand il a terminé son travail, «sans soulagement particulier ni euphorie». Laurent, agent du patrimoine (Catégorie C), en charge des archives audiovisuelles, «ni vieux ni jeune et pas non plus archiviste», ne se mêle pas aux autres membres: «Il passe ses journées en compagnie de voix, dont il connaît parfois le visage.»

Pénétrer dans les magasins d'archives peut être anxiogène. Le directeur se fait une fierté de les présenter à ses collègues ou lors des Journées du patrimoine. De son côté, Anne Both est impressionnée par leur immensité temporelle et spatiale. À terme, il faudra prévoir des surfaces supplémentaires, la saturation est inéluctable pour des archives physiques. Selon

elle, l'archiviste nie le temps, il œuvre pour l'éternité. C'est lui qui fabrique les archives historiques («les reliques»), entreprend les classements qui se succèdent irrémédiablement. Il enchaîne souvent les mêmes besognes; la monotonie et l'ampleur ne le rebutent pas. Les masses documentaires du présent s'ajoutent à celles du passé, les futures garantiront l'accroissement et assureront des passerelles entre les différentes temporalités. «Y a rien de plus vivant que les archives» (163), les travées sont encombrées de mémoires de morts-vivants, dont l'odeur des boîtes et des registres révèle la typologie de la source et la localisation. Les trésors sont disséminés dans l'ensemble du bâtiment; quelques pépites sont exposées occasionnellement et nécessitent d'être commentées. Si les espaces de conservation sont intemporels, la salle de lecture, «nerf de la guerre», vit les contraintes du temps réel qui s'est accéléré depuis l'ouverture du site internet, le «Grand Moloch» accessible en permanence: il a étioilé la consultation sur place. Les deux pôles sont interdépendants, l'un alimentant l'autre pour répondre aux besoins de la recherche, en recourant de plus en plus à des fichiers numériques.

Une course de vitesse est dorénavant lancée entre la continuité des tâches fondamentales et l'urgence de communiquer. Elle est soutenue par la direction qui inscrit son action – c'est la troisième partie de l'ouvrage – «au nom du service public». Il s'agit pour elle de réguler les versements de l'administration, de récupérer des arriérés et de réceptionner un riche charrier d'une vieille famille de la région. En fait «sauvegarder pour tout le monde». Derrière «le principe de réalité» se cachent l'autorisation donnée à l'Église de Jésus-Christ des derniers jours (les «Mormons») de numériser des milliers de noms pour autant d'âmes des registres notariaux et des tables décennales, et l'aide

sollicitée des lecteurs pour enrichir les prestations du dépôt d'archives. L'ouvrage d'Anne Both participe de la démystification professionnelle, avançant la proximité avec les personnels. Par ses notes infrapaginales et ses références bibliographiques, il ne réduit pas l'enquête à un sujet exotique ou fétichiste. L'autrice s'est imprégnée de la vie quotidienne du dépôt pour mieux la comprendre et la restituer. «Elle explique, ou tente de le faire, mais ne juge jamais» (11). Son abord n'est ni idéologique ni ne se réfère à un modèle idéal de dépôt d'archives. Elle réserve ses dernières lignes aux questions qui l'ont tarabotée durant son immersion: l'explosion patrimoniale, la dimension éternelle des archives et la négation de la finitude des activités. Elle y répond par une pirouette, en renvoyant au propos sibyllin de Jean-Baptiste qu'elle avait noté: «Peut-être que juste avant la fin du monde, on y sera arrivé.» Qui peut en douter? Les archives sont vraiment la conscience de notre histoire.

Gilbert Coutaz (Lausanne)

Caroline Muller, Frédéric Clavert
Le goût de l'archive à l'ère numérique

La Gazette des Archives 253/1 (2019), 123 p.

Ian Milligan
History in the Age of Abundance?
How the Web is Transforming
Historical Research

Montreal: McGill-Queen's University Press 2019, 310 p.

Max Kemman
Trading Zones of Digital History

Berlin: De Gruyter Oldenbourg, 2021, 182 p.

Histoire et archives à l'ère numérique
Les enjeux de la pratique de l'histoire à l'ère numérique font l'objet d'un nombre

de publications dont le rythme exponentiel n'a d'équivalent que la dynamique de questionnement et d'innovation que vivent les disciplines historiques en ce moment. Or, s'il est évident que l'évolution des outils implique un changement des pratiques de recherche et d'écriture de l'histoire, on pourrait en théorie douter de l'impact de ces nouvelles technologies sur les objets eux-mêmes, et plus précisément les archives, cette fondation apparemment immuable du discours historique. Ce serait ignorer que la relation qu'entretiennent le matériau archivistique et l'analyse historique n'est pas à sens unique: il ne s'agit pas simplement d'appliquer une nouvelle méthode à un objet inanimé, mais au contraire d'envisager celui-ci de manière radicalement différente, que ce soit parce que l'on peut désormais traiter des objets beaucoup plus massifs (Frédéric Clavert, «History in the Era of Massive Data», *Geschichte und Gesellschaft* 46/1 [2021], 175–194; Graham Shawn, Ian Milligan, Scott Weingart, *Exploring Big Historical Data, The Historian's Macroscope*, Londres 2015), ou parce que la numérisation crée un nouveau régime de preuve (Trevor Owens, Thomas Padilla, «Digital Sources and Digital Archives. Historical Evidence in the Digital Age», *International Journal of Digital Humanities* 3/1 [2021], 325–341), nécessite une nouvelle herméneutique (Andreas Fickers et Juliane Tatarinov, *Digital History and Hermeneutics. Between Theory and Practice*, Munich 2022) et renouvelle les possibilités de dialogue avec son public (Serge Noiret, Mark Tebeau et Gerben Zaagsma, *Handbook of Digital Public History*, Oldenbourg 2022). Sans parler de la capacité du numérique ou de la numérisation à considérer ou à créer de nouvelles archives, ou d'une nouvelle archive au singulier, pour reprendre la terminologie de l'informatique qui s'applique bien à l'étude du web en tant que

source historique (Niels Brügger, *The Archived Web. Doing History in the Digital Age*, Cambridge 2018; Francesca Musiani, Camille Paloque-Bergès, Valérie Schafer, Benjamin G. Thierry, *Qu'est-ce qu'une archive du web?*, Marseille 2019). Cette diversité d'approches explique le foisonnement de la littérature au sujet de l'«histoire numérique» et nous force à faire un choix dans une telle recension. Les trois volumes dont nous proposons ici une lecture croisée se présentent sous des formes très différentes par souci de complémentarité, du numéro de revue autoréflexif quant aux pratiques actuelles (Muller et Clavert, 2019) à la monographie plus traditionnelle mais néanmoins centrée sur un terrain de recherche qui renouvelle notre définition de l'archive (Milligan, 2019) en passant par une thèse qui prend le pari d'observer des historiennes et des historiens aux prises avec les nouvelles modalités d'organisation qu'imposent les technologies (Kemman, 2021). Comme on le verra, ces publications ont en commun de s'éloigner d'un discours purement théorique ou normatif sur la définition d'«histoire numérique» pour s'intéresser de plus près aux gestes quotidiens des nouveaux artisans de la donnée historique.

Le goût de l'archive

Usant du même clin d'œil à l'ouvrage d'Arlette Farge (1989) que le présent numéro de *traverse*, Caroline Muller et Frédéric Clavert ne cherchent pas dans *Le goût de l'archive à l'ère numérique* (2019) à couvrir tous les développements méthodologiques de l'histoire numérique mais plutôt à interroger l'impact de la numérisation sur les pratiques quotidiennes des chercheuses et des chercheurs. Numéro thématique de *La Gazette des archives*, éditée par l'Association des archivistes français (AAF), cette publication est donc avant tout une collection

de témoignages individuels. Sa forme en est d'autant plus originale qu'il s'agit d'une démarche collaborative qui a vu le jour sur le web plusieurs années auparavant (<https://gout-numerique.net/>) avant de se fixer dans cette «capture papier» (6) qui laisse la porte ouverte à de nouvelles contributions potentielles. Et la forme – un site web où chaque paragraphe peut être commenté – influence manifestement non seulement le fond mais également le niveau de langage et l'angle des chapitres. En résulte un volume très lisible, fait de réflexions personnelles et de retour d'expériences, des textes qui décrivent sans emphase les gestes du quotidien et l'impact des technologies numériques sur ceux-ci. Le tout sous un angle volontairement *low-tech*: pas d'intelligence artificielle, un soupçon d'approches computationnelles, quelques bases de données grand public. C'est au contraire une forme de «bricolage» (113) qui est mise en valeur et érigée en dénominateur commun des pratiques d'une génération d'historiennes et d'historiens qui s'approprient un outillage physique et logiciel, développent de nouveaux gestes et réfléchissent à leurs implications pour l'enseignement, la recherche, la préservation et la vulgarisation historique.

Le numéro ne rassemble pas que des chercheuses et des chercheurs puisqu'il fait la part belle aux archivistes, qui ouvrent d'ailleurs le volume. Céline Guyon y décrit la «mise à distance par la technologie» (15) dans un processus de collecte qui s'automatise de plus en plus, alors que Julien Benedetti observe les nouvelles habitudes des usagers·ères de la salle de lecture, la «perte du rapport à la lenteur du dépouillement» (26) et les logiques matérielles de la photographie d'archive à l'échelle individuelle. De son côté, Dominique Naud s'interroge sur la réutilisabilité du matériel numérisé par ou pour les usagers·ères des archives.

Comme en préambule à une série de contributions qui étudient plus spécifiquement certains types d'archives, Sébastien Poublanc propose de resituer la question des usages du numérique chez les étudiantes et les étudiants tout en rappelant la nuance nécessaire entre «histoire numérique» et «numérisation du métier d'historien» (44). Le rapport entre matérialité et numérisation est au cœur des contributions qui suivent, qu'il s'agisse de passage de l'image au texte dans le cadre d'une étude philologique (Julie Giovacchini), des conditions d'écoute et de manipulation d'archives sonores (Céline Loriou) ou du risque d'«indigestion» face aux très nombreuses ressources photographiques en ligne (Louis Baldasseroni et Damien Petermann). Ces considérations laissent ensuite la place à deux contributions qui s'interrogent sur la «saveur» de sources nativement numériques, à savoir les archives du web d'une part (Valérie Schafer), dont l'expérience sensible est particulièrement dépendante d'interfaces qui évoluent, et les infrastructures d'accès aux données elles-mêmes d'autre part, les *Application Programming Interfaces* (API) dont Frédéric Clavert détaille les méandres sur la base de son expérience de collecte de tweets.

En guise de conclusion, et comme pour rappeler que le *Goût de l'archive numérique* n'est pas qu'une plateforme collaborative en ligne, Véronique Servat propose un compte rendu de l'échange entre Arlette Farge et Sean Takats autour du projet, avec la médiation d'Emmanuel Laurentin. Manifestement, l'expérience sensorielle du document d'archives n'a pas disparu avec la numérisation, elle s'est naturellement déplacée là où les historiennes et les historiens pratiquent leur métier aujourd'hui, un espace hybride entre le monde du papier et celui du logiciel, probablement destiné à le rester.

Le temps de l'abondance?

Publié aux McGill-Queen's University Press il n'y a que trois ans, l'ouvrage de Ian Milligan *History in the Age of Abundance?* (2019) – notez le point d'interrogation – s'est déjà fait une place parmi les grandes références de l'histoire du web. Au fond, le sous-titre *How the web is transforming historical research* évoque probablement plus précisément de quelle façon se pose la question de l'abondance, qui n'est pas le sujet de l'ouvrage pour elle-même mais surtout une conséquence de la massification de nos objets d'étude. Et si l'auteur se permet ainsi de considérer que le web est en passe de transformer la recherche historique, c'est parce que tout son argumentaire repose sur un rappel à la cruelle réalité: qu'on le veuille ou non, nos sociétés ont déjà fait le saut du numérique depuis une trentaine d'années et le matériel avec lequel les historiennes et les historiens sont désormais aux prises est nativement numérique, entre sites web, messageries électroniques ou réseaux sociaux. Sans pour autant se lamenter sur le constat d'un retard inévitable, d'un gouffre qui sépare les pratiques de recherches historiques actuelles et les compétences nécessaires au traitement et à l'interprétation de ces sources historiques d'un genre nouveau et d'une quantité sans pareille, Milligan montre au travers d'études de cas que, si les outils changent et que les questions se formulent différemment, le travail de l'historienne ou de l'historien du web demeure avant tout un exercice de critique des sources. L'ouvrage se présente donc assez naturellement comme une grande introduction, un panorama d'objets et de méthodes, comme si l'on tenait ouverte la boîte à outils du «*practical*» *historian in the age of big data*» (213), un catalogue des possibles mais aussi des limites et des risques. Et s'il est un risque que l'auteur se garde bien de passer sous silence, c'est

celui de laisser la connaissance technique aux spécialistes de l'algorithmique pour s'isoler dans la tour d'ivoire du savant.

Les zones d'échange

Tiré d'une thèse soutenue en 2019, *Trading Zones of Digital History* de Max Kemman (2021) est le volume inaugural de la nouvelle collection *Studies in Digital History and Hermeneutics* éditée par De Gruyter Oldenbourg avec le soutien de l'Université du Luxembourg. L'ouvrage se présente sous la forme d'une enquête quasi ethnographique du milieu des historiens du numérique du Luxembourg Centre for Contemporary and Digital History (C2DH) et s'intéresse aux logiques de collaboration et d'hybridation interdisciplinaires, modélisées comme autant de «zones d'échange» (ou de négociation). La constitution d'un tel référentiel permet à l'auteur de fréquents allers-retours entre le cadre théorique, les nombreuses définitions de l'histoire numérique et le vécu des individus, qu'il s'agisse de leur organisation pratique, hiérarchique ou symbolique. On y trouve par exemple une analyse de la façon dont les collaborateurs·trices du centre s'y connectent, tant physiquement dans les bureaux que par des moyens numériques, une étude des relations de pouvoir au sein des pôles de recherche ou encore de la façon dont sont décrits les objectifs de chacun dans un projet collaboratif en fonction de leurs compétences d'historien·ne·s et/ou d'informaticien·ne·s. Sans surprise, le rôle des individus dans cet écosystème évolue au gré des projets et des fragiles équilibres interpersonnels, mais Kemman montre comment son modèle permet d'isoler les «brokers» (114), ces personnes – souvent dans une position professorale – qui jouent le rôle de négociateurs entre les cultures disciplinaires des membres de leur équipe. Une bonne compréhension des frontières mais aussi des porosités

entre les différents champs qui entrent en contact dans une telle «zone d'échange» serait la garantie d'une collaboration qui ne se substitue pas aux valeurs disciplinaires initiales.

Martin Grandjean (Lausanne)